

XYZ. La revue de la nouvelle

Tante Lili ou le Caviar des petits lapins

Diane-Monique Daviau



Numéro 13, février–printemps 1988

Spécial 13

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3054ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Daviau, D.-M. (1988). Tante Lili ou le Caviar des petits lapins. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (13), 25–28.

Tante Lili ou le Caviar des petits lapins

Diane-Monique Daviau

Lorsque j'arrivais chez tante Lili, je lui sautais au cou puis, sans perdre un instant, je courais vers la cuisine. Là, devant le moustiquaire de la porte du balcon, je trépignais d'impatience, les yeux rivés au verrou que ma main ne pouvait atteindre, et j'appelais tante Lili, une fois, deux fois, trois fois. «Tante Lili, criais-je de toutes mes forces, tante Lili, viens vite, je veux voir le caviar des petits lapins!»

Tante Lili me rejoignait et, à bout de souffle, elle se penchait vers moi, prenait mes mains dans les siennes et disait: «Mais tu regardes avec les yeux, rien qu'avec les yeux. Si tu en vois un, tu n'y touches pas. Promis?»

Je promettais. J'aurais tout promis et j'aurais tenu parole quoi qu'il arrive. Je voulais tellement que le désir de tante Lili se réalise et que le bonheur entre dans sa vie, je voulais tellement être là le jour où le miracle se produirait, je voulais voir tante Lili écarquiller les yeux, sourire, se taper sur les cuisses, battre des mains, je ne voulais rien manquer de cet instant magique que nous attendions depuis si longtemps.

Tante Lili ne savait rien de la mandragore, n'avait jamais entendu parler des vertus de l'arnica et de la mélisse, n'aurait pas su dire de quoi le gaïac pouvait protéger. Pour annuler l'effet d'un mot imprudent, il lui arrivait parfois de toucher du bois. Devant un souhait dont la réalisation lui semblait soudain remise en question, elle n'hésitait pas à se croiser les doigts. Mais elle n'aurait jamais, au grand jamais, même un vendredi 13, osé cracher trois fois par terre pour se préserver d'un maléfice. Tante Lili n'avait rien d'une superstitieuse fanatique, elle ne s'adonnait pas à des pratiques spectaculaires visant à découvrir les secrets du monde et de l'avenir. La seule démesure qu'elle se permettait était l'observance des porte-bonheur, et, parmi l'infinité de talismans possibles, un seul exerçait sur elle un attrait tellement irrésistible qu'elle ne souhaitait qu'une chose au monde: posséder un trèfle à quatre feuilles. Car ce porte-bonheur, c'était connu, garantissait toutes les félicités. Du moins, tante Lili le croyait. Fermeement.

Tante Lili vivait seule avec une multitude de petites maladies dont on n'arrivait pas à la guérir et qui la rendaient craintive. Devant un nouveau bobo, elle imaginait toujours le pire, convaincue d'avoir vu le jour sous

une mauvaise étoile. Il n'y avait de place, affirmait-elle plus résignée que triste, nulle part pour elle dans le monde. Elle avait aimé, mais l'amour, un soir, l'avait abandonnée. Depuis, pas un seul jour ne passait sans que la solitude ne la fasse souffrir et sans qu'elle ne soupire après le bonheur.

Tante Lili semblait toujours heureuse de me voir. Lorsque je lui rendais visite, elle se pomponnait et mettait de lourds pendants d'oreilles qui tintinnabulaient au plus léger mouvement de la tête. Ce bruit me plaisait. Il me prouvait qu'elle existait, que, malgré tous ses malheurs, elle n'était pas encore un fantôme : la plupart du temps, en effet, tante Lili regardait autour d'elle d'un air volontairement indifférent, mais plus elle feignait l'indifférence, plus j'avais l'impression qu'elle demandait pardon d'être là, en chair et en os, sans amour, sans fortune, sans gloire.

Lorsque tante Lili me rejoignait près de la porte du balcon, son cœur battait aussi fort que le mien. C'était le seul moment de la semaine, je crois, le seul moment dans sa vie où quelqu'un partageait vraiment avec elle. Depuis que j'avais découvert son secret, qui n'avait du secret que le fait que personne jusque-là n'avait pris conscience du «dada de Lili» (c'est dans ces termes qu'on parla plus tard de sa démesure), je suivais de très près ce qui se passait dans la cour de tante Lili.

Derrière la minuscule maison, aussi grise que le gris de la ville, s'étendait une cour aux allures de prairie. C'est là que le miracle devait se produire : tante Lili y avait semé du trèfle que nous inspections régulièrement dans l'espoir d'en trouver un à quatre feuilles, qui devait apporter à tante Lili santé, amour fidèle, richesse et protection.

Il nous fallait tout un après-midi pour passer la cour au peigne fin. Une fois l'inspection terminée, c'est en soupirant que tante Lili promenait la tondeuse à gazon pendant que je piétinais à qui mieux mieux l'immense coussin de feuilles. Et puis nous procédions au grand nettoyage et attendions que le trèfle repousse. Tante Lili, parfois, laissait échapper une larme en rangeant le rateau. Je n'ai jamais su si elle pleurait sur son sort ou sur celui de tous ces pauvres lapins à qui nous aurions pu offrir ce délice des délices ; le trèfle, tante Lili le répétait souvent, c'était comme du caviar pour les petits lapins, du caviar que nous jetions à la poubelle parce qu'il ne garantissait pas le bonheur sans nuages auquel tante Lili aspirait.

Combien de centaines de fois avons-nous tenté en vain de faire tourner la chance du bon côté ? J'étais toute petite et ma vigilance n'avait rien à envier à celle des gardeuses d'oies. Dès qu'il s'agissait du caviar des petits lapins, mes yeux devenaient presque aussi grands que moi-même

tout entière, mon regard s'aiguissait et je fouillais avec une détermination et un espoir dont seule une petite fille, je crois, est capable.

Puis, un jour de juin, un mardi en fin d'après-midi, quelque chose d'incroyable se produisit : nous avons découvert non pas un, mais bien une poignée de trèfles à quatre feuilles. Tante Lili, qui n'en croyait pas ses yeux, se mit à crier et à gambader à travers la cour. Dans son excitation, elle ne vit pas le râteau qui traînait près de la clôture, trébucha dessus, s'étala de tout son long, heurta sa tête contre une pierre et mourut sur le coup.

Ce jour-là, je crus perdre la raison. Je ne comprenais plus rien à rien. On trouve un trèfle à quatre feuilles et on meurt sur-le-champ ? Ou était-ce cela, peut-être, le comble de la félicité, comme le prétendit mon cousin Simon le jour de l'enterrement : quitter la terre, enfin ?

Les mois ont passé, et mes tantes, à tour de rôle, ont émis leur opinion sur le «dada de Lili» et la mort «tout à fait stupide de cette cinglée de Lili». Moi, je n'ai rien compris à tout ce charabia. Pendant des mois, j'ai tourné et retourné la question dans ma tête : comment la malchance peut-elle l'emporter sur toute une poignée de trèfles à quatre feuilles ? Comment, mais comment comprendre une telle aberration ?

Moi, je ne voyais rien qui puisse expliquer une telle contradiction.

Mais Fannie, elle, ma drôle de cousine Fannie avait sa petite idée là-dessus. Fannie, elle, en savait beaucoup plus long que tante Lili sur les maléfices et toutes les façons dont on peut s'en préserver, et, un bon jour, alors que je parlais de la mort de tante Lili, Fannie glissa, mine de rien : «Le mardi est un jour néfaste, c'est bien connu. Et, en plus, c'était la pleine lune à cette date-là... Pour combattre la mauvaise influence de la pleine lune, il faut cracher dans ses mains et se les passer ensuite sur la figure...»

J'avais bon œil, mais j'avais aussi bonne oreille. J'ai entendu puis, avec le temps, j'ai compris. Il y a toute une hiérarchie dans les malheurs qui peuvent s'abattre sur nous, il y a donc toute une constellation de moyens pour conjurer le mauvais sort, et il faut par conséquent connaître très bien l'ordre de grandeur des maléfices et des exorcismes y correspondant pour passer à travers la vie sans subir toutes ces calamités dont tante Lili fut victime. Il faut cracher trois fois par terre si l'on rencontre à l'aube une dame habillée de vert portant sous son bras une baguette de pain, il faut manger la première violette que l'on aperçoit au printemps si l'on veut être protégé de la fièvre tout au long de l'année, il faut rester chez soi le 24 février des années bissextiles.

J'ai lu tous les livres et je sais de quoi je parle : une branche de pourpier placée au pied du lit éloigne les cauchemars, le trèfle à quatre feuilles n'agit comme porte-bonheur que si on le trouve par hasard, on ne doit jamais, au grand jamais, porter de lourds bijoux un mardi de pleine lune ni offrir une épingle sans s'en faire piquer par la personne à qui on la donne. Il faut se protéger contre tout, il *faut* se protéger contre tout. C'est comme ça. Mais tante Lili, ma pauvre tante Lili, ne le savait pas, n'en savait rien du tout.

Diane-Monique Daviau est née à Montréal en 1951. Elle enseigne la littérature et la langue allemandes à l'Université de Montréal et collabore au journal *le Devoir* et à la revue *Liberté*. Elle a publié, aux éditions Hurtubise HMH, *Dessins à la plume* en 1979 et *Histoires entre quatre murs* en 1981. Elle a collaboré aux collectifs *Aimer* (Quinze) et *Depuis 25 ans* (Presses laurentiennes) et est co-auteur de *l'Autre, l'une*, un recueil de nouvelles paru aux éditions du Roseau en 1987.

XYZ
Musée de la civilisation



**Contes et récits
d'aujourd'hui**

André Carpentier
Pierre Chatillon
Anne Dandurand
Claire Dé
Daniel Gagnon
Chantal Gamache
Pierre Karch
Hélène Rioux
Esther Rochon
Daniel Sernine

XYZ éditeur, C.P. 608, succ. N, Montréal, H2X 3M6